

L'ALGERIE EN 1840-1848

CHAPITRE PREMIER

ALGER. -- DÉPART POUR COLÉA.

Alger. - Coléa. -- Le maréchal Clauzel.

Le 22 septembre 1839, je m'embarquai à Toulon; j'étais nommé lieutenant en 1^{er} à la 5^e batterie du 10^e d'artillerie. Le 25 au matin, j'abordai à Alger. Dès la même matinée, je fus présenté à la pension de l'artillerie, à la Marine, où je trouvai Bosquet, Rivet, Leboeuf, les Pirain, les capitaines Bonamy, Ponbriant, etc. Ma section était à Coléa. Je ne la joignis pas sur-le-champ afin de laisser à Bosquet, que je venais remplacer, le soin de se présenter à l'inspecteur général, le général Ocher de Beaupré: Je passai huit jours à Alger, logé à la Casbah, dans les appartements de la fille du Dey. Ma fenêtre ouvrait sur le rempart du Sud-Est, et la terrasse qui couvrait ma chambre dominait toute la ville. Ces premiers jours, et surtout ces

premières nuits, me causèrent une impression profonde. C'était l'été encore, l'été d'Afrique avec ses splendides clairs de lune, si charmants après de brûlantes journées. Chaque soir nous causions, Bosquet et moi, assis sur la haute terrasse et enveloppés dans nos manteaux; à nos pieds, les blancs étages des maisons d'Alger descendaient en s'élargissant jusqu'à la mer, dont l'immense et tranquille nappe semblait ensuite monter d'un seul plan jusqu'à l'horizon. Entre la terre et la mer, la vive lumière du phare criait, comme une dissonance, au milieu de la calme harmonie de ce spectacle.

Bosquet, dès lors, était un vieil Africain dont les souvenirs, les pensées, les ambitions composaient un livre tout nouveau pour moi, dans lequel je lisais avec un charme étrange. Il possède d'ailleurs, comme tous ses compatriotes du Béarn, le talent de conter; et puis nous avons vécu, depuis six ans que nous nous étions séparés au sortir de l'école de Metz, d'existences tout à fait différentes. Ses histoires étaient toutes de marches, de combats, de souffrances. Entre toutes, quelques épisodes restaient en saillie : c'étaient la Siekah, Boudouaou, quelques autres qui n'ont même pas de nom. Il avait de la

joie à dire un trait de vigueur, à citer le nom de ses chefs ou de ses amis : c'étaient les généraux Bugeaud, Damremont, les colonels Combes, Lamoricière, qui paraissaient dans tous ses récits.

Et moi, je n'avais rien à lui dire et personne à lui nommer. J'avais été, jusque là, moins soldat qu'homme du monde; tandis que je trouvais dans cet ami, ce compagnon d'autrefois, un soldat fier de l'être, chez qui l'amour et l'exercice du métier avaient grandi l'intelligence et le coeur.

L'aspect même de la ville m'intéressait au plus haut point : je passais le jour dans le quartier de la marine, et j'y voyais naître une ville européenne au milieu des ruines de mille maisons arabes : les rues en étaient tracées, les voitures les parcouraient, le commerce européen ou juif les remplissait de son activité et de tous ses bruits. Mais quand, le soir venu, je remontais à travers la ville, vers mon gîte de la Casbah, je retrouvais la vieille africaine aux rues étroites, aux blanches maisons à terrasses; à chaque instant, une sorte de paquet blanc, étendu sur le pavé, barrait presque l'étroite rue; c'était un Arabe enveloppé de son burnous., échappant à la chaleur qui persiste après le jour dans ces maisons basses et fermées, et venant dormir à la fraîcheur de la nuit. Je me rappelle une petite place remarquable par un puits creusé au milieu et par 'un ;grand figuier qui l'ombrageait; elle était toujours encombrée de ces hôtes nocturnes; on en voyait sur la margelle du puits, sur l'appui des fenêtres. Seulement, l'un d'eux était assis et contait. La vivacité de ses gestes, les indexions multipliées de sa voix indiquaient une narration animée, et les mouvements involontaires, les sourdes exclamations de ses auditeurs annonçaient que l'intérêt les tenait éveillés dans l'espèce de linceul qui les enfermait. On m'avait dit qu'Alger était devenue française. Qu'était-ce donc, en vérité, quand elle était turque!

Après le départ de Bosquet, Rivet s'empara de moi : chez tous deux, le souvenir de notre ancienne amitié subsistait avec une vivacité qui me touchait singulièrement. Rivet avait aussi l'ardeur d'un excellent soldat, et était, comme Bosquet, très considéré dans l'armée : mais il était ulcéré de ne se trouver, après cinq ans d'Afrique, cinq ans de rude labeur, ni capitaine ni décoré. Il est vrai qu'il servait dans l'artillerie montée, moins employée que l'artillerie de montagne : cependant il avait été blessé au siège de Constantine. Il fut décoré pendant ces huit jours, à une revue que

passa le duc d'Orléans. Je vis le duc à un bal que donna la ville; puis je causai avec lui, chez le maréchal Valée, de l'expédition d'Égypte, des luttes de Desaix contre des adversaires analogues à ceux que nous rencontrions en Algérie; de la suprême intelligence qui avait si vite organisé la guerre et l'administration, la où la mer était ennemie, les finances insuffisantes, toutes les frontières hostiles; où seulement le pays était moins ruiné que l'Algérie. Ab! Me disait le prince, où trouver un Bonaparte ? Le 1er octobre, je crois, il partit pour Constantine où se préparait l'expédition des Bibans; nia batterie, que j'avais rejointe & .grande bate en vue de cette expédition, n'y prenait point part.

Le 3 octobre, je partis pour Coléa. J'avais neuf lieues a faire par la traverse. Jusqu'à Maëlma j'allai sans escorte, avec deux mulets, l'un portant mon mince bagage, l'autre mon ordonnance Viala. J'attendis chez le capitaine du 621^e qui commandait à Maëlma, le départ d'une, escorte de spahis irréguliers chargés de la correspondance. Vers cinq heures, j'entrais au galop à Coléa, et Bosquet me présentait ma nouvelle section et le sous-officier Duprey des lies qui la commandait sous moi et qui passa officier un an après.

Le soir même, Bosquet invita à dîner avec moi le colonel Lamoricière, les capitaines Répond et Maissiat. Nous dînions avec le capitaine Boquet et le lieutenant Jarry du génie. Ce furent là mes aimables et plus assidus compagnons pendant les sept mois que je passai à ce camp.

Bosquet parti, je sentis vivement mon isolement.. Il fallait vivre avec des hommes qui n'avaient ni le même uniforme, ni les mêmes antécédents que moi, et que liaient ensemble, à l'exclusion d'un nouveau venu, de longs souvenirs de gloire et de combats. Je résolus de rechercher les plus intéressants d'entre eux et, avant toutes raisons d'affection, de leur offrir du moins un auditeur attentif, et un compagnon de bon vouloir. Ils voulurent bien m'accepter ainsi et me rendre, je crois, un peu de l'amitié que je leur portai en les connaissant mieux. Mr de Lamoricière possède, à un haut degré, le talent de mettre en oeuvre les hommes qui l'entourent. Il usa de aria bonne volonté, et j'eus le plaisir d'être admis peu à peu à son amitié qui me devint chère.

Quelques jours après mon arrivée, la venue du maréchal Clauzel, qui avait fondé le corps des zouaves, fut l'occasion d'une fête au camp. Le maréchal était venu

faire à l'Algérie une visite de quelques jours. La conversation qui eut lieu le soir au café m'intéressa vivement. On parla d'Espagne, de l'Algérie en 1830 et 1836. Le maréchal Clauzel avait alors soixante-neuf ans, mais ses cheveux étaient presque noirs, et sa personne annonçait une vigueur peu commune. Sa figure exprimait de la bonhomie, et de la force plutôt qu'une vive intelligence. Mais elle s'éclairait quand la conversation venait à s'animer, et il paraissait jouir sincèrement de l'affection presque filiale dont l'entourait cette brave jeunesse. Il inspirait aux zouaves une confiance absolue, et tous, me disaient-ils, l'auraient suivi joyeusement, s'il avait entrepris, avec 6,000 hommes, de gagner le cap de Bonne-Espérance. Le lendemain, ils l'escortèrent jusqu'à Blida, avec une respectueuse sollicitude.

Je me rappelle, au reste, deux anecdotes qui me furent alors contées sur lui. On me parla, avec des détails que je regrette d'avoir oubliés, d'une retraite en présence d'Abd-el-Kader, pendant laquelle le maréchal, pivotant successivement sur ses deux ailes, et menaçant toujours, du poste bien choisi qu'occupait l'aile pivot, l'ennemi qui aurait attaqué l'aile marchante, tint sans cesse et découragea son adversaire. A la campagne de Constantine, au moment où il fallut se retirer sans avoir réussi, et dans de redoutables conditions, il dépouilla tout à coup l'indolence qu'il avait gardée pendant la marche en avant; il se transfigura, pour ainsi dire, au moment où commença la crise : dès lors l'armée le vit sans cesse, partout où se révélait un danger, accourir et montrer cette gaieté un peu moqueuse qui fait si bien oublier ou braver le péril à nos soldats. Un jour l'intendant, me disait-on, accourut tout consterné dire au maréchal que l'orge manquait, et que les chevaux allaient mourir de faim. Le maréchal pirouetta sur son talon et Je me souviens, dit-il aux officiers qui l'entouraient, qu'à l'armée de Portugal, les chevaux du 14^e chasseurs restèrent une fois quatorze jours sans manger. Ils allaient ma foi fort bien. L'intendant comprit et s'en alla et, le temps s'étant heureusement rétabli, l'armée s'en tira, comme il arrive toujours, avec moins de mal qu'on n'eût pu le penser.

Pendant les premières semaines de mon séjour à Coléa, je ne fus guère occupé que de promenades aux environs et de relations avec les officiers de zouaves. Deux blockhaus, à Ben-Aouda et à Fouka, gardaient la ligne qui joignait Coléa à la mer et limitait nos promenades; celles-ci se faisaient, du reste, l'œil au guet et les pistolets aux fontes. Entre le camp et la ville, se trouvaient le jardin et le délicieux ravin d'Embarek, alors séquestré au profit de l'État et cultivé par les

zouaves sous la direction du capitaine de Ladmiraault. La partie principale du jardin d'en haut était une sorte de quinconce de vieux orangers de 30 pieds de hauteur. A côté, était le potager dans l'un des carrés duquel était, je me le rappelle, un cotonnier, arbuste qu'admira fort M. de Mirbel pendant une visite qu'il nous fit alors. Mais la partie principale et charmante, celle que bien souvent, paysagiste inexpérimenté, j'ai vainement tenté de reproduire, c'était le ravin, fermé en aval par d'inextricables broussailles, encaissé dans des bords abrupts, le long desquels circulaient d'étroits sentiers. A dix mètres au-dessous du sol environnant, on trouve sur les deux bords du ruisseau qui prend sa source au pied de la mosquée, un espace large d'une vingtaine de mètres, où les orangers, les citronniers, les grenadiers se pressent à ne pas laisser passer un rayon de soleil. On est là perdu, isolé du reste du monde, et l'on n'aperçoit, à travers les arbres, que le minaret et le palmier qui, plus élégant encore, élève à la hauteur du minaret le dôme gracieux de ses feuilles.

CHAPITRE II

REPRISE DES HOSTILITÉS.

Meurtre du commandant Raphel. -- Première affaire d'Oued-el-Alleg. - Aspect de la Mitidja. - Combat d'Oued-el-Alleg.

Cependant, l'expédition des Bibans s'achevait; les Kabyles, trompés par une démonstration du maréchal Valée, l'avaient attendu vainement sur la route de Bougie. Le duc d'Orléans traîna sur la place du Gouvernement l'armée expéditionnaire, et prit à ce repas l'engagement de . revenir bientôt en Algérie. On le vit avec plaisir s'attacher davantage à cette armée, à ce pays, que l'on croyait trop oubliés du gouvernement. Plus tard, L'homme de Prailles, le lieutenant de chasseurs, me conta les détails de cette course, me dépeignit les belles raines de Djémilah, l'afreux défilé des Bibans, l'aspect lointain de Callah. M. de Lamoricière vit, à Alger, le gouverneur général triomphant, à bon droit, du succès de cette course, et témoignant quelque dédain pour l'opposition des indigènes. u Vous n'avez pas encore rencontré Abd-el-Kader, monsieur le maréchal, disait le colonel; vous trouverez des obstacles plus sérieux !

Nous apprenions, au même moment, qu'une grande fermentation se propageait autour de nous. Abd-el-Kader prétendait que le traité de la Tafna était violé; que ce traité fixait aux excursions des Français des limites qui venaient d'être franchies. Du reste, il se posait avec nous en souverain vis-à-vis de vasseaux en révolte et ne reconnaissait d'égal, en France, que le roi. Bientôt ces bruits de rupture prirent un corps, pour ainsi dire, et un coup douloureux annonça le renouvellement de la lutte.

Un jour, pendant cette absence de M. de Lamoricière, je vis dans le camp un trouble inusité. On annonçait le meurtre du commandant Raphel, chef du camp d'Oued-el-Alleg, et ancien capitaine de zouaves : je courus retrouver le commandant Regnault ; il interrogeait avec vivacité un coléabi qui avait apporté la nouvelle, et le menaçait de coups de béton pour l'avoir inventée. L'Arabe insistait, jurant qu'il avait vu de ses yeux le corps du commandant encore revêtu de ses épauettes : la tête en était séparée. Trois autres cadavres étaient près de lui. Cet homme avait un tel accent de vérité qu'il fallut bien ajouter foi à son rapport. La nouvelle, d'ail

i Tué, général de brigade, en juin 1848.

leurs, fut bientôt confirmée; mais on hésita quelque temps à croire qu'elle signalât un renouvellement d'hostilités. La mort de Raphel fut présentée comme le résultat d'une vengeance de Béchir, le caïd des Hadjoutes, le chef habile et peu scrupuleux de ce ramassis de tous les mauvais sujets de l'Algérie. Quelque temps auparavant, le commandant avait attiré Béchir à une conférence pendant laquelle les cavaliers français l'avaient entouré. Le commandant lui-même allait mettre la main sur le chef indigène, quand celui-ci, se dérochant lestement, avait sauté sur la croupe de son cheval, s'était remis en selle en courant, et avait jeté au commandant des gestes et des paroles de menaces. On avait universellement blâmé cette dérogation à la bonne foi française, proverbiale en Algérie ; mais l'autorité supérieure n'avait rien fait pour la réparer. Béchir mit à profit l'ardeur qu'il connaissait à Raphel pour l'attirer dans une embuscade. Plusieurs fois, malgré l'état de paix où nous vivions depuis le traité de la Tafna, les troupeaux des villages et des camps rapprochés de la limite fixée par ce traité avaient été l'objet de tentatives d'enlèvement de la part des Hadjoutes. - En pareille circonstance, au premier signal d'alarme, les premiers prêts couraient aux voleurs pour leur faire lâcher prise. - Cette fois, Béchir fit saisir le troupeau et sema les

embuscades sur le chemin qu'il dut suivre. 150 tireurs à pied furent cachés dans un bois près duquel passa le troupeau. Comme l'avait prévu Béchir, Raphel arriva le premier sur son excellent cheval noir, suivi de près par le lieutenant qui commandait le peloton de chasseurs, un sous-officier et un trompette du même peloton. Une seule décharge abattit les quatre Français, et quand le reste de nos cavaliers arrivèrent, ils ne trouvèrent plus que des corps privés de vie: la tête du commandant avait été enlevée.

L'attente d'une crise prochaine succéda à cette nouvelle. Dans la nuit, le colonel Lamoricière revint d'Alger. Bientôt, les nouvelles qui se succédèrent mirent hors de doute la reprise des hostilités. C'était encore le camp d'Oued-el-Alleg qui avait le plus souffert. Attirées loin de ses remparts, les deux compagnies qui en formaient la garnison avaient été brusquement assaillies, s'étaient retirées d'abord en ordre, puis, décimées par les balles, avaient regagné le camp avec quelque confusion. La poursuite avait été arrêtée par la mitraille d'une vieille pièce en fer servie avec intelligence et fermeté par le brigadier Lassalle et ses trois canonniers à pied.

La plaine fut envahie et incessamment parcourue par les Arabes. Le maréchal, renonçant pour le moment à toute opération offensive, et restreignant peut-être la défense outre mesure, abandonna presque complètement jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il demandait tout ce qui était en dehors des camps principaux. Ceux-ci mêmes étaient menacés ou attaqués : tout le pays s'était soulevé, et les maraudeurs arrivaient, comme à une curée, au pillage des propriétés européennes. Les deux autres sections de la 5^e batterie étaient, l'une à Blida, l'autre au camp de l'Arba. La deuxième eut à tirer sous le commandement du capitaine Conrot, pour protéger le rétablissement du canal qui amène à Blida l'eau de l'Oued-el-Kebir, barré par les Béni-Sala. Müller, qui commandait la 3^e section, fut atteint d'une balle à l'œil gauche en tirant un fusil de rempart des retranchements de l'Arba. A Coléa, on travaillait activement. Mr de Lamoricière préparait déjà la carte par renseignements qui nous occupa tout l'hiver et sur laquelle je reviendrai. Il rappelait ses détachements et assurait sa position.

Le 2 novembre eut lieu pour nous le commencement des hostilités. C'était un dimanche matin, et j'exerçais, hors du camp, ma section à la manoeuvre. Les clairons et les tambours sonnait et battant la marche du régiment mirent tout le monde sous les armes : je rentrai. Un berger de Coléa, amené par Hamza-le-

Hackem (qui périt depuis dans le guet-apens du Mazafran), disait avoir découvert, près de la mer, 200 Hadjoutes en embuscade. Le pays était si peu peuplé et si peu parcouru, que ces hommes avaient pu passer là 36 heures avant d'être aperçus. Ils étaient dans un rentrant de la vallée du Mazafran. Sur le champ, le capitaine Répond alla à leur recherche avec sa compagnie; le capitaine Frémy' s'embusqua, avec la sienne, entre le camp et Ain-Fouka. Enfin, le commandant Renault, arrivé au camp depuis quelques jours, partit avec 200 hommes, pour aller au-devant du vaguemestre qui, ce jour-là même, devait rapporter la solde et les appointements des officiers.

Mais les Hadjoutes eurent connaissance de ces mouvements, et, renonçant à passer entre le camp et la mer, remontèrent la vallée pour faire leur retraite par la plaine. Seulement, ils laissèrent une cinquantaine d'hommes embusqués sur la route de Maëlma, qui devait amener le vaguemestre.

Heureusement celui-ci avait avec lui, outre l'escorte habituelle de spahis irréguliers, sept zouaves sortis de l'hôpital et rejoignant le corps, le fusil sur l'épaule. Heureusement encore, je ne sais quel instinct de vieux soldat l'avertit du péril, et il s'arrêta sur la crête de la berge droite. Les Arabes n'osèrent l'y attaquer, et bientôt après l'approche du commandant Renault dégagea la route.

Cependant, à Coléa, chacun de nous, l'oeil à sa lunette, interrogeait la plaine. Nous y vîmes déboucher le parti débusqué le matin, et, sur-le-champ,

' Mort chef de **bataillon près de Guelma.**

deux autres compagnies, aux ordres du capitaine Maissiat, coururent se cacher dans le bois qui nous séparait d'Oued-el-Alleg.

Tous les Arabes étaient à cheval : ils menaient leur retraite avec prudence et sang-froid. Ils ont d'ailleurs, en général, la vue perçante des oiseaux de proie. Les chasseurs et spahis de Boufarik, au nombre de soixante environ, sortirent pour les suivre, en même temps que nos fantassins débouchaient, derrière eux, de la coupure du Mazafran. Alors commença une poursuite pleine d'intérêt. La Mitidja descend en pente douce de l'Atlas au Sahel (20 kil. environ) ; puis la rive gauche du Mazafran se relève rapidement et remonte à la hauteur des mamelons inférieurs de la grande chaîne. Coléa est à mi-côte sur cette rive, à peu près à la même hauteur que Blida. Nous étions donc parfaitement placés pour voir toute cette plaine qui se présentait ainsi à revers. Quoique nombreux et

bien montés, les Arabes se retiraient devant la cavalerie de Boufarik; ils ne pouvaient pas engager, à trois lieues dans l'intérieur de nos lignes, un combat sérieux; mais ils essayèrent d'attirer leurs adversaires dans une embuscade; nous les vîmes jeter du monde derrière deux rideaux de bois, puis feindre de fuir par l'étroit intervalle qui les séparait, afin d'attirer nos cavaliers à leur suite et de les prendre entre deux feux. 11 nous semblait voir nos amis tomber dans le piège, et nous nous prenions à leur crier de prendre garde. Heureusement la lutte était égale et l'habileté pareille dans cette guerre de surprises : nos cavaliers jetèrent eux-mêmes des tirailleurs de l'autre côté du bois, et les deux partis continuèrent à marcher parallèlement, la poursuite étant retardée par les précautions dont elle s'accompagnait. A leur tour, les Arabes échappèrent à Maissiat en passant au delà d' Oued-el-Alleg. Sans doute, quelque rayon réfléchi sur le fusil d'un soldat les avertit du danger qu'ils trouveraient sur leur ligne naturelle de retraite. A ce propos, M. de Lamoricière regretta de n'avoir pas des armes à canon sombre pour les embuscades.

Cependant, le camp avait été peu à peu entièrement dégarni de son infanterie. Le peloton de chasseurs accompagnait le commandant Renault, et nous restions sans nouvelles des détachements. Vers le soir, M. de Lamoricière m'envoya à mon tour en reconnaissance avec le lieutenant de Montlouis. Nous partimes grand train sur la route du Mazafran, Montlouis portant son fusil de chasse en bandoulière; moi, avec mes pistolets doubles dans les fontes. A 4 kilomètres environ du camp, nous arrê tâmes court : un groupe de cavaliers paraissait devant nous, trop éloignés pour être bien vus à la brune, beaucoup trop nombreux pour être attaqués s'ils étaient ennemis. Bah ! dis-je à Montlouis, s'ils sont ennemis, nous prendrons chasse, et nos chevaux courent bien. » Il mit son fusil en arrêt, moi le pistolet à la main, et nous piquâmes au galop pour voir notre monde de plus près. Bientôt il rejeta son fusil sur l'épaule, et je remis mon pistolet à sa place; nous avons reconnu des amis : c'était le vaguemestre ramené par une escorte. Nous nous joignîmes à eux, et l'on nous conta en gros les événements de la journée. Puis, comme complément de nos renseignements, nous aperçûmes sur l'autre rive le commandant Renault, que des marais avaient empêché d'appuyer la poursuite ; et nous devançâmes les deux troupes pour porter leurs nouvelles au camp.

A la fin de novembre, les convois s'organisèrent défensivement, et les communications n'eurent plus lieu que par cette voie. Cependant, notre correspondance avec la France arriva toujours. Coléabis payés chèrement pour ce service, qui, plus tard, se régularisa sous la direction d'Ali-Belloul. Tous les huit jours, à une heure quelconque, les chefs de corps étaient prévenus que le courrier venait d'arriver. Nous accourions chez le colonel; le plus souvent, nous trouvions couché dans le corridor et épuisé de fatigue le messager qui avait apporté les lettres. Il avait eu à éviter les partis ennemis, soit en se cachant, soit en faisant mille détours. A l'arrivée, il avait déroulé sa ceinture et mis à découvert dans le dernier repli son paquet de lettres et de journaux, gardé, du reste, avec une fidélité, un respect du message confié, qui sont habituels chez les indigènes. -- Placés autour de la table du colonel, nous faisons le triage, chacun tirant à soi les lettres de son corps. Je me faisais une loi de distribuer, à l'heure même, celles que je recevais pour mes hommes. Le camp entretenait encore quelques détachements : l'un au blockhaus du pont de Mazafran, deux autres à Ben-Aouda et Fouka, deux blockaus qui partageaient l'intervalle entre Coléa et la mer. Enfin, un lieutenant et une vingtaine d'hommes étaient dans la redoute du 62^e, jetée à quelque distance sur la rive droite du Mazafran et communiquant par une passerelle avec le poste de la Briqueterie, situé à 1,500 mètres seulement du camp sur la rive gauche. Le colonel demanda l'autorisation de les relever, et ne la reçut pas tout de suite. Dans l'intervalle, un orage me donna des craintes pour la passerelle. J'y descendis avec deux canoniers et deux chasseurs, et l'eau en était si proche, que je la levai immédiatement et n'en laissai que les chevalets. Le soir même, le colonel, inquiet pour son détachement, m'envoya chercher à Mokta-Khreira un bateau d'avant-garde, au moyen duquel une trille fut établie à la Briqueterie. A minuit il arriva au camp comme le travail s'achevait, et nous passâmes les premiers sur la rive droite. Le reste de la nuit fut employé à préparer l'installation, dans la redoute, de 60 hommes, commandés par un capitaine, et d'un de mes obusiers. L'ordre d'évacuer les postes arriva quelques jours après, et tout se trouva réuni dans le camp le 5 décembre.

Alors commença avec une certaine régularité une existence qui n'était pas sans charmes. La grande affaire de chaque jour, c'était de faire paître le troupeau à l'abri. Il fallait bien choisir son terrain, s'éclairer, préparer des moyens de

retraite; c'était vraiment une excellente étude pour des officiers de troupes légères. Le premier pâturage fut ainsi établi par le colonel lui-même, à une lieue et demie du camp. Nous venions d'être joints par les 2°, 3° et 4° compagnies du fer bataillon de tirailleurs de Vincennes, alors commandé par M. Grobon. Plus tard, le capitaine Blangini, commandant de place à Coléa, partait tous les jours à la diane, avec le peloton de chasseurs, soutenu par deux compagnies. Il faisait le tour du camp, marchant avec ses chasseurs sur le versant des collines qui couvraient le camp et détachant sur leur crête des cavaliers isolés; ordinairement des gendarmes maures. Si j'étais là-haut moi-même, me disait-il avec son accent corse, ils me tueraient du monde de coups de fusil, ou m'attaqueraient en flanc et en queue : tandis que s'ils attaquent mes éclaireurs, c'est moi, au contraire, qui tomberai sur leur flanc.

